

soir de leur rencontre en forêt, l'obscurité était trop profonde pour qu'elle pût apercevoir autre chose que sa haute stature. Il lui plaisait beaucoup, oh ! mais, beaucoup ! A la vérité, le vicomte Ténébros lui avait plu jadis. Ce souvenir qui lui vint tout à coup, la fit rougir jusqu'à la racine des cheveux. Le vicomte lui avait plu, oui ; mais, quelle différence ! C'est à sa vanité surtout qu'il plaisait. Son âme enfantine s'était trouvée fière d'avoir pu captiver un cavalier que se disputaient toutes les dames de la société ; son cœur n'y était pour rien, la facilité qu'elle avait eue à se guérir en témoignait ; tandis que M. Raucourt, c'était son cœur qu'il touchait. Sans doute, la belle stature de Constantin, son air intelligent et distingué lui agréaient ; mais ce qu'elle aimait surtout en lui, c'était la sensibilité, la douceur extraordinaire du regard, la franchise du sourire. Ses traits, quoique irréguliers, avaient un grand charme d'expression, sans qu'il y eût rien d'efféminé ou de mou dans cet homme, plus homme au contraire, à ce qu'il lui semblait, que tous ceux qu'elle avait connus avant lui.

Il causait sobrement, laissant la parole à ses hôtes, glissant seulement ça et là un compliment, point banal, à M. de Paulhac, sur sa bravoure, à madame, sur la grâce de son hospitalité. Il fut plus réservé avec leur fille qu'il avait deux motifs pour laisser dans l'ombre : le premier, c'est qu'il la trouvait laide, le second, c'est que son ami Pierre paraissait s'en occuper beaucoup. Quant à Christiane, il se tint à son égard dans une réserve profondément respectueuse, ne cherchant pas à la faire sortir du silence qu'elle observait toujours lorsqu'il y avait du monde et qui aurait empêché qu'on la remarquât si son idéale beauté n'avait forcé l'attention.

Lorsque les convives furent revenus au salon, la conversation devint plus intéressante. Constantin fut obligé d'y prendre une part active, car ses hôtes, désireux d'entendre le récit de ses voyages, le pressèrent de questions. Il leur conta donc sa traversée des Cordillères des Andes et les tint sous le charme. Il leur décrivait les précipices immenses, sinistres, côtoyés à l'extrême bord, les cimes gigantesques, resplendissantes de neiges éternelles, sous le soleil de l'Équateur. C'était Riobamba, avec le Tanguai qui fume, l'Altor et sa blanche colonne de vapeur ; puis la solitude des *paramos*, routes les plus désertes et les plus épouvantables qui soient au monde, où l'on ne trouve comme guides que quelques malheureux Indiens qui vous abandonnent le plus souvent dès le début du voyage. Et les grandes chevauchées de nuit, dans ces parages solitaires ; et, tout à coup, la ville d'Ambato, se déroulant dans la plaine émaillée de mille feux, semblable à une pluie d'étoiles qui seraient tombées là. Enfin, Quito, la fameuse capitale dont les Équatoriens disent, dans leur fierté naïve : " Quito est le plus bel endroit du monde, et au-dessus de Quito, il n'y a que le ciel qui soit plus beau, à condition, toutefois, qu'on ait au ciel un petit trou pour voir Quito. "

Mme de Paulhac approuvait de la tête ; Madeleine poussait de petits cris d'effroi ou d'admiration ; Antoinette, les mains sur ses genoux, les yeux attachés sur ceux du conteur murmurait :

— Oh ! que c'est beau ! que c'est donc beau ! "

Et lui, charmé, la regardait aussi ; il s'animait, il trouvait pour peindre cette nature grandiose un enthousiasme qu'il n'avait point ressenti en la considérant. Peu à peu, sans y songer, il se tournait vers Antoinette, c'était à elle qu'il adressait ses descriptions ; et, sans un froncement de